

# LES ARTS MARTIAUX CHINOIS A L'ÉCRAN (1<sup>ère</sup> partie)



Donnie Yen dans *Swordsmen* de Peter Ho-sun Chan (2011)

Dans cet article et celui qui lui fera suite, le lecteur pourra découvrir l'évolution de ce genre cinématographique que l'on désigne en Occident comme « ciné-kung-fu ». Au delà de ce panorama, il s'agit de déterminer la place des arts martiaux chinois dans ce cinéma dont les aspects spectaculaires ont révolutionné les scènes d'actions produites par la machine hollywoodienne. Le moins que l'on puisse dire en préambule, c'est qu'à la différence des films de boxe \_ de *Gentleman Jim* (1942) de Raoul Walsh à *Raging bull* (1980) de Martin Scorsese en passant par le céléberrissime *Rocky* (1976) de Stallone \_ les films de kung-fu sont dans l'ensemble peu représentatifs de la réalité des disciplines avec une tendance à l'outrance qui, comme nous le verrons, n'a pour limites que l'imagination des scénaristes et des directeurs de combats. Chemin faisant, nous signalerons les rares œuvres qui, en dépit d'une production pléthorique durant les années 1970-1980, méritent d'être retenues.

## Les débuts, *gongfu pian* et *wuxia pian*

La première apparition sur la toile d'un héros issu du monde des arts martiaux remonte au cinéma muet avec *Ma Yongzhen du Shandong* (*Shāndōng Mǎ Yǒngzhēn* 山东马永贞), un film réalisé en 1927 dans les studios shanghaiens par Zhang Shichuan 张石川 (1890-1953), un des premiers grands réalisateurs et producteurs du cinéma chinois. Ma Yongzhen, qui serait né aux alentours de 1840, appartient au folklore martial du vieux Shanghai à l'époque où cette enclave occidentale dans l'empire du Milieu se développait comme un immense lieu de plaisir, paradis des *tycoons* et des gangsters. Artiste martial redoutable, cavalier émérite, Ma se fit remarquer tant par ses tours de force que par ses talents équestres dans l'hippodrome de la ville construit en 1861 à l'emplacement de l'actuel parc du Peuple. Ses activités de maquignon dans un milieu contrôlé par la pègre générèrent un conflit avec certains de ses concurrents qui se solda par son assassinat en 1879 dans un salon de thé. Aveuglé d'un jet de chaux vive par ses assaillants venus en nombre, Ma Yongzhen livra une lutte épique avant de succomber à ses nombreuses blessures. En reprenant cet épisode fameux, le film campait ainsi le personnage du héros tragique affrontant seul ses adversaires au cours d'un combat sans merci, ce qui allait devenir le climax d'innombrables productions de l'industrie cinématographique de Hong Kong. Un autre aspect important est la vengeance accomplie par la sœur du défunt, Ma Suzhen 马素贞, elle-même prototype de toutes les héroïnes combattantes du cinéma chinois. Ce film précurseur du « cinéma kung-fu » (*gōngfu piàn* 功夫片) ayant été détruit, on ignore de quelle façon les arts martiaux y étaient représentés. Zhang

Shichuan, est également connu pour être le père d'un autre genre du cinéma d'action chinois, celui des « films de chevalerie » (*wǔxiá piàn* 武侠片) dont son œuvre *L'Incendie du temple du Lotus rouge* (*Huǒshāo hóng lián sì* 火烧红莲寺, 1928) est particulièrement représentative avec des bonzes mystérieux, un temple maléfique, des fantômes, des pouvoirs surnaturels \_ la « paume du tonnerre »\_ sans compter l'amitié chevaleresque qui unie les héros et enfin l'intervention d'une dame d'épée, Gan Lianzhu 甘联珠 incarnée à l'écran par l'actrice Xia Peizhen 夏佩珍. Fourmillant d'inventions visuelles, *L'Incendie du temple du Lotus rouge* déclencha un engouement pour ce type de film \_ on en compte plus de deux cents réalisés entre 1928 et 1931 \_ avant que le gouvernement n'en interdise la production en raison de contenus jugés rétrogrades et superstitieux.

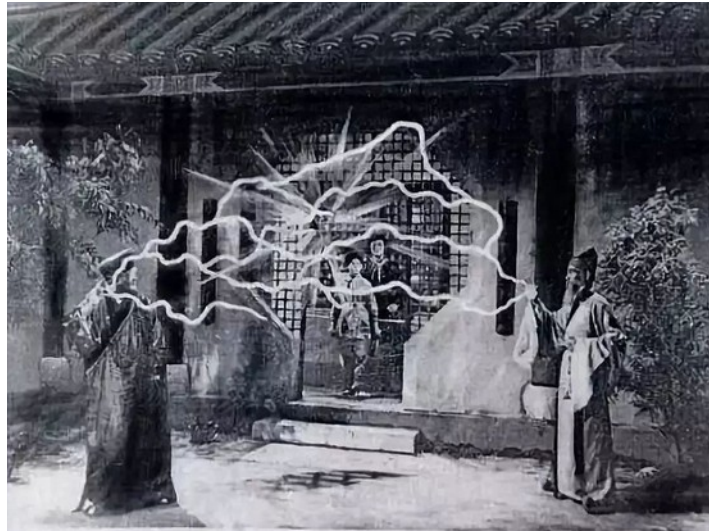


L'affiche originelle de *Ma Yongzhen du Shandong* (1927) et, à droite, Chen Kuan-tai 陈观泰 dans le remake de Chang Cheh, *The Boxer from Shantung* (1972)

### Un pays martyr

Le cinéma chinois d'arts martiaux n'aurait pu exister sans l'imaginaire fécond qui en constitue l'arrière plan. Nourri de traditions théâtrales ainsi que de récits oraux exagérant les pouvoirs des virtuoses de l'art du combat et des ascètes des sectes religieuses, cet imaginaire se déploya à la faveur d'un engouement du public pour les romans de chevalerie (*wǔxiá xiǎoshuō* 武侠小说) très populaires entre la fin des Qing et l'époque où ce développa le premier cinéma d'arts martiaux. Tout au long du XIXe siècle, la Chine avait connu les pires épreuves allant des catastrophes naturelles démesurées (inondations du fleuve Jaune de 1855 et 1887) à la révolte des Taiping (1851-1864) \_ la guerre civile la plus meurtrière de l'histoire mondiale<sup>1</sup>\_, sans compter les agressions occidentales et le bilan désastreux du soulèvement des Boxeurs. Le début du XXe siècle ne fut pas en reste avec les conflits opposant les seigneurs de la guerre et une répression des mouvements sociaux qui atteignit son paroxysme avec le massacre de Shanghai (12 avril 1927) au cours duquel les troupes nationalistes de Tchang Kaï-chek et des membres des triades éliminèrent les militants syndicaux et communistes de la ville. Ainsi, la floraison des *wuxia pian* s'inscrit entre cet événement déclencheur de la guerre civile et l'année 1931 qui vit l'invasion japonaise en Mandchourie ainsi qu'une inondation du Yangzi qui fit des millions de morts. Dans ce contexte, le cinéma shanghaien exprimait non seulement le besoin d'évasion du public populaire mais aussi son aspiration à la justice incarnée par les chevaliers errants. Bien entendu, on rechercha des acteurs capables, à l'instar du grand Douglas Fairbanks qui triomphait alors sur les écrans d'Asie, de rendre crédibles les scènes de combat. La tradition saltimbanque des arts martiaux, toujours vivace au début du XXe, siècle et l'opéra chinois avec ses rôles spécialisés dans le registre martial fournirent aux studios de l'époque les artistes, chorégraphes et figurants qui rendirent possible les premiers succès.

<sup>1</sup> Entre vingt et trente millions de morts.



Les premiers effets spéciaux dans *L'Incendie du temple du Lotus rouge*

### Chevaliers errants et maîtres justiciers

La figure du paladin redresseur de torts trouve son origine au tournant du deuxième siècle et premier siècle avant notre ère dans les *Mémoires historiques* (*Shǐjì* 史记) de Sima Qian 司马迁 qui compte huit biographies célébrant la mémoire de chevaliers errants et d'assassins justiciers. Le genre littéraire des romans de chevalerie se forma progressivement jusqu'aux succès populaires des auteurs des années 1920, tels que les romans de Xiang Kairan 向恺然 (1889-1957) dont l'un des opus majeurs, *Récits des étranges chevaliers des rivières et des lacs* (*Jiānghú qí xiá zhuàn* 江湖奇侠传) publié en 1923, allait justement inspirer le scénario de *L'Incendie du temple du Lotus rouge*. Les deux grands maîtres contemporains du genre furent Jin Yong 金庸 (1924-2018) et Gu Long 古龙 (1938-1985) qui écrivirent respectivement leurs œuvres à Hong Kong et Taïwan. C'est dans ce monde chinois extérieur à la Chine continentale que se développera à nouveau le *wuxia pian*. En raison du climat de censure qui s'imposa en Chine à partir de 1931, certains réalisateurs shanghaiens s'étaient en effet réfugiés dans la colonie britannique de Hong Kong où fut tournée en 1935 la dix-neuvième suite de *L'Incendie du temple du Lotus rouge*. Toutefois, il faudra attendre le succès des films de samouraïs japonais (*Les sept samouraïs* de Kurosawa, 1954) et une nouvelle génération de réalisateurs recrutés par les studios de la Shaw Brothers, société de production créée en 1958 pour que le *wuxia* connaisse un nouvel âge d'or à partir de la sortie en 1966 de *L'Hirondelle d'or* de King Hu 胡金銓 (1931-1997) qui est considéré aujourd'hui comme un chef-d'œuvre du genre. Le raffinement de ce cinéaste majeur devait par la suite être reconnu en Occident avec *A Touch of Zen* (1970), qui reçut en 1975 le grand prix technique du festival de Cannes, et *Rainnig in the Moutain* (1979), deux films témoignant lors des scènes d'action de l'influence des codes de l'opéra de Pékin.



Cheng Pei Pei 郑佩佩, impériale dans *L'Hirondelle d'or* de King Hu (1966)

## Wong Fei-hung et la vertu martiale

En s'implantant à Hong Kong après la Seconde Guerre mondiale, le cinéma d'action chinois commença à s'inspirer du milieu pittoresque des écoles d'arts martiaux locales avec la saga des films consacrés au personnage historique du maître Wong Fei-hung (mand. Huang Feihong 黄飞鸿) dont le premier opus fut *The True Story of Wong Fei-hung* (1949). À ce jour, plus d'une centaine de films ont été consacrés au héros populaire cantonais présenté comme le parangon du *wude*, cette « vertu martiale » qui, selon l'enseignement oral du kung-fu, devrait constituer le fondement de toute pratique : humilité, sens de la justice, conscience des responsabilités liées à la maîtrise des arts martiaux, recherche d'une médiation pour éviter le recours à la violence, mode de vie frugal, etc. Une vision idéalisée du maître de boxe chinoise parfaitement incarnée par Kwan Tak-hing 关德兴 (1905-1996), acteur de l'opéra traditionnel versé dans différents arts martiaux et par ailleurs calligraphe consommé, qui interpréta Wong Fei-hung dans soixante-dix-sept films. La série des Huang Feihong, dont il faut signaler le caractère stéréotypé, accueillit de nombreux artistes martiaux parmi lesquels Liu Zhan 刘湛 qui incarna un disciple historique de Huang, Lam Sai-wing (mand. Lin Shirong 林世荣), dont il fut lui-même l'authentique disciple. Ainsi, les techniques démontrées par les protagonistes de ces films reflétaient les pratiques des écoles cantonaises de la colonie, notamment du *hung gar kuen* (mand. *hongjia quan* 洪家拳), probablement la technique la plus fidèlement présentée à l'écran. Le cadre moral imprégné de confucianisme des films de Wong Fei-hung devait finir par éclater sous l'assaut des idéologies libérales et libertaires des *seventies* qui révolutionnèrent le cinéma hongkongais en illustrant le rejet hargneux des autorités et des codes hérités du passé.



Wong Fei-hung (l'acteur Kwan Tak-hing) reste de marbre malgré les provocations

## Un cinéma de la violence

Vers la fin des années 1960, surgit à Hong Kong un nouveau cinéma d'arts martiaux qui reflétait les tensions sociales d'une colonie désormais surpeuplée du fait de l'afflux de réfugiés fuyant la révolution chinoise. Ces films, bientôt produits à la chaîne par les studios de Shaw Brothers, banalisèrent une violence inédite sur les écrans chinois, habituant les spectateurs aux corps éviscérés ou aux yeux arrachés. La figure emblématique de ce changement fut l'acteur Wang Yu 王羽 qui triompha au box-office en 1970 avec le tout premier film de kung-fu moderne, *The Chinese Boxer* (*Longhu dou* 龙虎斗). Toutefois, Wang Yu devait rapidement être éclipsé par le fulgurant Bruce Lee dont les deux premiers films, *Big Boss* (1971) et *La Fureur de vaincre* (*Fist of Fury*, 1972), provoquèrent un séisme qui se propagera les années suivantes à l'ensemble de la planète. Ambassadeur d'une virtuosité gestuelle jusqu'alors inconnue, la star sino-américaine renforça par son charisme et ses exploits virtuels le mythe de l'invincibilité dont le judo et les samouraïs étaient déjà porteurs. Mais ce que révélaient alors ses prestations physiques, autant éloignées des attitudes surannées du *hung gar* que de la gestuelle brouillonne de Wang Yu, n'avait déjà plus rien à voir avec la tradition martiale chinoise. Lee, alias Lee Petit Dragon (*Li Xiaolong* 李小龙), ayant crevé l'écran, une multitude de combattants frénétiques s'engouffrèrent à sa suite dans les salles obscures de New-York, Paris ou ailleurs en tentant vainement de l'égaliser. Ce déferlement d'une grande

médiocrité artistique n'empêcha heureusement pas la révélation de quelques pépites engluées dans un véritable océan d'hémoglobine. Citons à titre d'exemple *Vengeance* de Chang Cheh 张彻 (1970), *La Main de fer* de Cheng Chang Ho (*King Boxer*, 1972) et enfin *La Rage du tigre* de Chang Cheh (*The New One-Armed Swordsman*, 1971) qui transforma le *wuxia pian* en opéra sanglant.



Wang Yu prêt à en découdre dans *The Chinese Boxer* (1970 )

### **Mille et une façons de tuer l'ennemi**

Que trouve-t-on dans la majorité des films d'arts martiaux produits à Hong Kong pendant l'âge d'or du cinéma kung-fu ? Comme l'atteste l'un des titres cités précédemment, ceux-ci brodent sur le thème de la vengeance et sur les mille et une façons de tuer un ennemi rendu redoutable par sa maîtrise de l'art du combat ou de recettes d'invulnérabilité. Ainsi, dans *Les Exécuteurs de Shaolin* de Lau Kar-leung 刘家良 (1977), le sinistre taoïste Baimei 白眉 (Sourcils Blancs) déjoue ses adversaires en déplaçant à volonté ses points vitaux alors que dans *Born Invincible* (Joseph Kuo, 1978) le seul point vulnérable du méchant se situe... au fond de sa gorge ! Pour que le héros puisse parvenir à ses fins, les scénaristes rivalisèrent d'invention pour trouver la botte secrète puisée dans le répertoire traditionnel, telle que la main de fer, ou née d'une imagination débridée à l'image de ce jonglage qui permet au bretteur manchot de *La Rage du tigre* de pourfendre son principal adversaire au terme d'un invraisemblable massacre. Dans ce dernier cas, l'escrime chinoise sert de prétexte à une hystérie meurtrière, acmé de nombreuses productions. Cette férocité, déclinée de toutes les façons parfois jusqu'au grotesque, heurte de plein fouet les valeurs dont se sont toujours réclamés les milieux martiaux institutionnels, depuis la création de l'association Jingwu 精武 en 1911 jusqu'à l'éclosion du *wushu* en Chine populaire<sup>2</sup>. Il y dans ces explosions un arrière-plan qui renvoie non seulement à la violence originelle des arts martiaux chinois incarnée en leur temps par les rebelles Boxeurs mais aussi à l'ébullition du Hong Kong des années 1950 à 1970 qui vit augmenter sa délinquance alors que sa jeunesse se laissait entraîner par le vent de révolte qui soufflait sur les *seventies*. Au même moment, la Chine populaire sombrait dans la révolution culturelle et cette autre folie adolescente qui animait les gardes rouges. Un sino-américain du nom de Bruce Lee allait catalyser par sa seule présence toutes les énergies qui agitaient alors les mondes des arts martiaux et du spectacle.

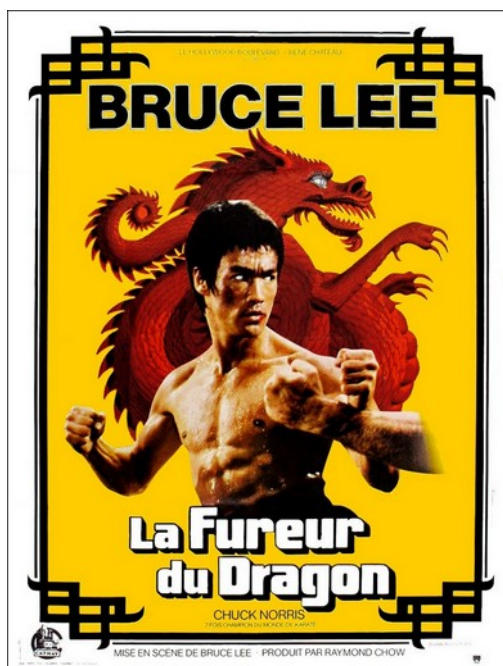
### **Bruce Lee, le révolté**

Depuis la disparition soudaine de l'acteur Bruce Lee en 1973, sa figure n'a cessé de dominer tous ceux qui, de Jackie Chan à Jet Li en passant par les innombrables épigones de la star, ont tenté de s'imposer dans l'arène du cinéma d'action. Ils ne purent faire carrière qu'en se démarquant de cet acteur hors normes qui plus que quiconque sut maîtriser son image magnifiquement mise en valeur dans *La Fureur du dragon* (*The Way of the Dragon*, 1972) puis dans le très hollywoodien *Opération*

---

<sup>2</sup> Voir mon article consacré à cette organisation.

*Dragon* (*Enter the Dragon*, 1973). C'est par le biais de cette apparence phénoménale<sup>3</sup> que le monde découvrit l'existence du kung-fu et plus généralement des arts martiaux, suscitant un engouement pour des pratiques exotiques jusqu'alors confinées dans les communautés asiatiques. La future star du kung-fu vit le jour à San Francisco le 27 novembre 1940 alors que son père, artiste de l'opéra chinois y effectuait une tournée. Cette heureuse coïncidence devait lui permettre de retourner à l'âge de 19 ans aux États-Unis. Enfant de la balle, Bruce Lee jouissait déjà d'une célébrité d'enfant-star à Hong Kong, avant qu'il ne quitte la colonie britannique pour le pays de Cocagne de l'oncle Sam. Entre-temps, il avait développé une passion qui allait orienter décisivement le cours de son existence : la « boxe du printemps radieux » (*wing chun* 咏春拳) qu'il pratiqua à partir de 1954-55 dans l'école du maître Ip Man (mand. Ye Wen 叶问). Son véritable mentor fut toutefois Wong Shun Leung (Huang Chunliang 黄淳梁), un dur à cuire qui contribua à la renommée du grand maître en participant à des combats clandestins. C'est ainsi que Bruce Lee rejoignit cette petite délinquance qui gravitait autour de certains clubs de kung-fu, origine d'une réputation sulfureuse que les journalistes ne manquèrent pas d'exagérer. Un fait passé sous silence par ses hagiographes est qu'il poursuivit son apprentissage du kung-fu à New York et à Seattle, cela en parallèle avec une scolarité rapidement abandonnée en raison d'un engouement naissant du public américain pour les arts martiaux. Doté d'un indéniable charisme, il réunit alors autour de lui une petite bande de bagarreurs fascinés par sa dextérité. Ce faisant, il reproduisait ce qu'il avait connu à Hong Kong, s'engageant peu à peu dans l'enseignement de l'exotique « kung-fu ». Le défi que lui lança en 1964 une association chinoise de San Francisco en réponse à ses provocations publiques allait marquer un tournant dans sa carrière. Son combat controversé mené alors contre l'expert Wong Jack Man (mandarin Huang Zemin 黄泽民) fut le dernier à porter à son maigre palmarès<sup>4</sup>. Remarqué lors d'une démonstration dans un tournoi de karaté, on lui proposa le rôle de Kato dans la médiocre série *The Green Hornet* (1966-1967) qui, signalons-le, fut un succès à Hong Kong. Reconnu pour ses prouesses martiales, Bruce devient le coach de stars telles que Steve Mac Queen ou Roman Polanski et obtint quelques seconds rôles où il put faire étalage de ses capacités (*La Valse des truands* de Paul Bogart en 1969 et la série *Longstreet* en 1971). Avec ce pied engagé à Hollywood, il abandonna son projet bien américain de développer une chaîne d'école d'arts martiaux pour se consacrer à une carrière artistique qui stagna jusqu'à ce que la Golden Harvest<sup>5</sup> lui propose de signer pour les deux films qui allaient révolutionner l'industrie cinématographique hongkongaise.



3 Cf. *Opération Dragon* de Robert Clouse, Bernard Benoliel, Yellow Now, 2010. Voir aussi mon livre *L'Offensive du Dragon*, Guy Trédaniel, 2019.

4 Sur ce combat, voir le livre de Rick Wing *Showdown in Oakland: The Story Behind the Wong Jack Man - Bruce Lee Fight* (Amazon 2014). Les autres faits d'armes de la star se résument à un combat clandestin contre un adolescent adepte d'une école de kung-fu rivale ainsi qu'un tournoi scolaire de boxe anglaise qu'il remporta en 1958.

5 Société de production concurrente de la Shaw Brothers fondée en 1970 par Raymond Chow.

Après l'affaire qui l'opposa à Wong Jack Man, Bruce Lee se détourna de la tradition chinoise pour développer son propre art martial sous le nom de *jeet kune do* (mandarin *jiequan dao* 截拳道), la « voie du poing qui intercepte ». La création de cette discipline aux contours mal définis qui ne comporte pas de formes préétablies et fait de nombreux emprunts aux sports de combat occidentaux entérina son éloignement définitif des milieux du kung-fu traditionnel. Cette « révolution culturelle » le conduisit à critiquer avec violence les arts martiaux classiques y compris le *wing chun*. Toutefois, ses prises de position n'empêchèrent pas le public d'associer son image à la maîtrise achevée du kung-fu déclenchant une fièvre qui allait favoriser les carrières de nombreux instructeurs asiatiques et assurer la diffusion de disciplines jusqu'alors inconnues voire marginales. Paradoxalement, son interprétation d'un moine Shaolin dans *Opération Dragon* de Robert Clouse \_ un des grands succès commerciaux de la Warner \_ confirma son éloignement du monde chinois. En effet, au lieu de se battre pour ses compatriotes comme dans ses précédents films, il y agit comme un agent de la puissance britannique, sa mission consistant à éliminer une sorte de Fu Manchu, nouvelle incarnation du péril jaune... Cette première coproduction américano-hongkongaise Son dernier film, au titre malvenu de *Game of Death*, resta inachevé après sa disparition accidentelle survenue le 20 juillet 1973. Le scénario qu'il avait écrit le montrait affrontant tour à tour, des adeptes du taekwondo, du *wing chun*, du kung-fu de la mante religieuse, du *kali* philippin et du *hakpido* coréen et en dernier lieu un géant afro-américain (incarné par le basketteur Kareem Abdul Jabbar), sorte de réminiscence de ce Muhammad Ali qui le fascinait et inspira sa gestuelle. En Chine, on ne lui tint pas rigueur de ses idées excessives. Il jugea très durement les arts martiaux chinois sur la base de ce qu'il avait connu à Hong Kong puis aux États-Unis et ignorait tout du développement moderne du *wushu* dans la Chine communiste. Sans nul doute, il aurait approuvé le développement d'une discipline de combat libre telle que le *sanda* 散打, synthèse de boxe poings-pieds et de prises de lutte qui permet désormais aux meilleurs athlètes chinois de tenir tête aux redoutables boxeurs thaïlandais, et aurait supporté avec enthousiasme le développement des *mixed martial arts*. Quoi qu'il en soit, le trublion fut finalement jugé digne de rejoindre le panthéon des plus grandes figures des arts martiaux chinois. À suivre...

José Carmona

[www.shenjiying.com](http://www.shenjiying.com)



Bruce Lee prend la pose dans *Opération Dragon* (Robert Clouse, 1973)